MARSEILLE, LIEUX ET HORS-LIEUX

Marseille attire aussi car il y existe une culture des arts de la rue — le festival de la rue Saint-Victor, le festival de l'Estaque, le festival du 1er Mai. Population, comme pouvoirs publics, pratiquent déjà le basculement périodique entre les fonctions utilitaires de la ville et la survenue du spectacle. La plupart des belles équipes françaises et européennes sont déjà venues jouer dans un de ces festivals au moins. Pierre : « Quand on y arrive, Marseille est un lieu mouvant. Tout nous y attire : la mixité comme tout ce qui y est ingérable. »

Pour autant, la ville manque encore de ce qui commence à se construire ici ou là en France, quand se fédèrent naturellement des équipes plus ou moins complémentaires pour intervenir dans l'espace public — comédiens, plasticiens, mécaniciens, fabricants, circassiens de rue… En s'implantant au cœur de Marseille, Générik Vapeur veut non seulement faire éclore une destinée, mais aussi développer les arts de la rue dans cette ville. Le duo est devenu trio avec l'arrivée de Xavier Georgler, voisin de Barthélemy Bompard, le fondateur de Kumulus. Un tout jeune garçon à peine majeur devenu régisseur, pousse-bouton, déclencheur de bande-son, ramasseur de poules et servant des divers lance-trucs que construit Pierre.

Le local vétuste attribué à Générik Vapeur se situe « dans une rue qui ne sert à rien », la rue Saint-Théodore[16], à Belsunce, dans le Ier arrondissement. Une voie en coude entre la rue Francis de Pressensé et la rue de l'Étoile, sans usine, sans grand commerce, sans immeuble en hauteur, sans rien qui vaille que l'on s'y arrête, sinon la géographie du terrain de jeu potentiel de la compagnie. Une rue discrète, vaguement reléguée dans le tissu urbain du centre historique de Marseille, laissée à l'abandon dans les dernières années du defferrisme. En 1986, il n'y a là que des Africains et des Maghrébins.

En s'implantant au cœur de Marseille, Générik Vapeur veut non seulement faire éclore une destinée, mais aussi développer les arts de la rue dans cette ville.

Inconfort radical. Caty et Pierre vivent sur place. Pas de place pour une machine à laver, pas de pressing dans les parages. Quand Pierre a rendez-vous, il lance au fripier de la rue Saint-Théodore : « Je voudrais une totale, monsieur Armand. » Et il repart avec chaussures de ville, costume voyant, chemise improbable et cravate furieuse pour cinq francs. Dans ce quartier où les tensions entre Africains et Maghrébins engagent le couple dans des missions de bons offices, Pierre prête la main aux urgences de plomberie et Caty fait fonction d'écrivain public.

16. Voir l'année 1986 pages 138-139.

Rue exiguë, après le large espace de Banon ou d'Ilotopie. Garer un camion demande de la patience et de l'habileté. Les remorques se rangent à la verticale, contre un mur. La nuit, des clodos dorment dans les DS breaks utilisées pour les voyages. Échange de bons procédés, ils veillent sur les possessions de la compagnie. Dès l'arrivée dans ces lieux, déménager s'impose.

Dans l'immédiat, Générik Vapeur joue *Duodénum* dans la ville pour se faire connaître. L'arrivée de la compagnie à Marseille dérange quelques conforts, plus encore que les conformismes. Des portes et des regards se ferment là où auraient imaginé des complicités instinctives. Mais des rencontres les enracinent. Richard Martin, directeur du théâtre Toursky, dans le quartier de la Belle de Mai, manifeste une évidente fraternité. Quelques années après avoir fondé ce théâtre de création, il avait lancé en 1974 son ThéâtroBus dans les cités et les villages alentour, pour que le théâtre aille rencontrer un public qui n'osait pas aller en salle. Il annonce à Générik Vapeur : « Je vous prête le Toursky pour deux semaines. » En première partie de *Duodénum* sur scène, la compagnie invite la jeune scène rock marseillaise — qui d'ailleurs s'affranchit du rock. Leda Atomica, l'évangélisateur du reggae Jo Corbeau, le Massilia Sound System qui trouve là un de ses premiers engagements professionnels, les jazzmen de Siglo 21…

Des gestes marquent l'esprit d'une ville-public, comme les immenses cartons d'invitation à la taille d'un emballage de réfrigérateur distribués pour l'anniversaire du journal Vé, auquel participe Générik Vapeur.

La période Saint-Théodore crépite d'idées, d'idées simples. Être installé au cœur de la ville permet de tout tester, tout rêver, tout essayer, tout éprouver immédiatement — « dégainer », dit Pierre. Il suffit de quelques gamins qui s'arrêtent au bord du trottoir, d'un voisin qui promène son chien et la première transformation d'un engin, le premier costume, le premier début de jeu passe sa première rampe. Ensuite, Marseille est assez vaste pour y jeter des images, brouillons rapides ou éléments naissants de futurs spectacles. Générik Vapeur fantasme de présenter un spectacle ou une intervention dans chacun des 111 quartiers de la ville — même si un évident tropisme les pousse plutôt vers les quartiers nord, leur bigarrure culturelle, leur insolence en actes, leur bâti semé de friches — et de futures friches — abandonnées par la désindustrialisation.

Il faut faire connaître la compagnie mais aussi les arts de la rue en eux-mêmes. Faire surgir des images par surprise provoque parfois plus de réactions troublées, émerveillées voire hostiles dans les quartiers populaires où le combat pour la survie économique et l'emprise de la télévision corrodent sans partage certains imaginaires, au contraire de voisinages « bourgeois » aux univers culturels plus larges mais moins prompts aux réactions fortes. Générik Vapeur envoie partout dans la ville ses « espaces verts mobiles » — des DS Citroën à la carrosserie découpée dans lesquelles a été planté un arbre. Au pied des HLM ou à un carrefour, Pierre les accompagne dans le rôle du maire qui inaugure tout et n'importe quoi, souvent avec la Locale, une fanfare de musiciens qui jusque-là ne se croisaient jamais, voire se toisaient sans aménité — Phil Spectrum de Leda Atomica, Jo Corbeau, deux ou trois Massilia, Peter Bastian qui deviendra saxophoniste de Générik Vapeur…

Des gestes marquent l'esprit d'une ville-public, comme les immenses cartons d'invitation à la taille d'un emballage de réfrigérateur distribués pour l'anniversaire du journal Vé, auquel participe Générik Vapeur. Pierre : « Dans l'organisation, personne n'était d'accord sur les mentions à faire figurer sur l'invitation. J'ai lancé cette idée et c'était beau, de voir les gens qui repartaient avec leur immense carton sous le bras. »

Très vite, la Régie des transports marseillais fait confiance à Générik Vapeur, qui met en scène le lancement du Réseau Fluo, le bus prenant le relais du métro à sa fermeture vespérale.

Un compagnonnage à long terme, puisque la RTM cédera à la compagnie un bus qui deviendra en 2006 le totem à l'entrée de la Cité des arts de la rue[17] ou l'appellera à faire vivre les vitrines de ses stations pour son 40e anniversaire en 2017.

Les passants s'ébahissent aussi de l'immeuble coupé en deux dans le quartier du Panier, en 1987. Dans cette sorte de coupe anatomique d'un habitat urbain, Générik Vapeur installe une vie plus vraie que la vie en retravaillant les décors existants des appartements et en jouant la normalité, avec une pointe de nostalgie d'un quartier populaire en pleine gentrification. La petite compagnie devient peu à peu une troupe.

Il vient une image à Pierre : une voiture écrasée par une tapette à souris géante. Bruno Schnebelin adore l'idée. Ilotopie finance le projet et offre la Simca 1000, la première d'une longue série de voitures tordues sous la barre d'acier. Michel Crespin l'accueille aux rencontres d'octobre qu'il programme à la Ferme du Buisson, à Marne-la-Vallée, en octobre 1986.

Au retour de la banlieue parisienne, Générik Vapeur veut montrer *Tchak!* (c'est son titre) à Marseille. Pourquoi ne pas oser la cour du musée d'Arts africains, océaniens et amérindiens de la Vieille Charité, inauguré l'année précédente et fleuron de la culture institutionnelle de la ville ? Tous les journaux, prévenus, envoient leurs photographies à l'aube, peu après que l'installation a été posée là. La Simca suppliciée fera la une des quotidiens marseillais mais Pierre doit se rendre à la convocation du créateur et directeur de la Vieille Charité. Sommité de la muséographie française, Germain Viatte fulmine. Il dirigera ensuite le musée national d'Art moderne au Centre Pompidou puis travaillera à la création du musée du Quai Branly mais, dans l'immédiat, il goûte peu l'argumentaire de Pierre plaidant le devoir de subversion des institutions muséales. Il hurle : « Vous avez commis un acte raciste ! »

Pierre répond que ce n'est peut-être pas très fin, mais en aucune manière raciste. Devant son œil rond, Viatte explique que la langue marseillaise appelait « ratons » les Arabes et qu'exhiber une tapette à rat géante ne peut qu'être reçu comme une insulte à leur égard. « Ce n'est pas un rat, au pire une souris blanche. Une Simca 1000. » Évoquant rapidement d'autres animaux — dont l'âne bâté — Pierre claque la porte.

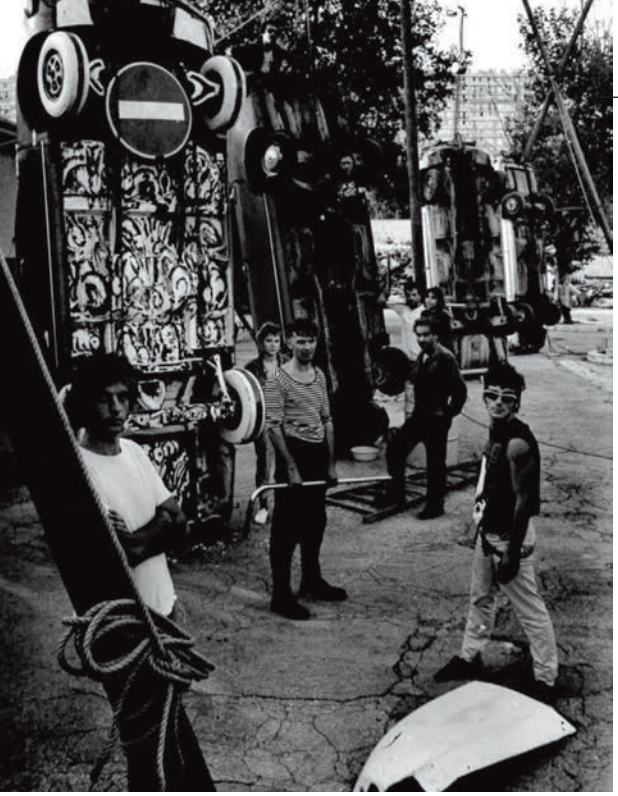
NOMADISME DANS LES LIEUX MARSEILLAIS

Aller ailleurs, puisque Générik Vapeur s'est installé dans les marges de l'immobilier marseillais, cela peut vouloir dire squatter. En attendant, les anciens abattoirs, lieu de légende, Générik Vapeur nomadise dans Marseille.

Caty : « Quand on parle de squat, on parle d'une certaine manière d'investir les lieux, forcément en violence. J'ai connu ça à Toulouse et ailleurs avec Zéro de Conduite : on repère, on s'installe, on ne s'en va que si on nous déloge. Quand nous créons Générik Vapeur avec Pierre, nous ne voulons pas une énième compagnie installée dans un squat ; nous voulons être accessibles, nous voulons être dans l'humain. Nous discutons. Aux anciens abattoirs, on nous a envoyé les huissiers tous les six mois pour nous faire partir mais nous sommes restés vingt et un ans. »

Après Saint-Théodore (leur local deviendra une crèche), étape suivante à La Pomme, quartier du XIe arrondissement, dans un local neuf et officiellement inutilisé pendant six mois, puis le couple trouve un nouveau lieu : une usine BSN du Xe arrondissement, dans le quartier de Pont-de-Vivaux. Abandonnée depuis une dizaine d'années, elle laisse deviner qu'on y a travaillé le verre pendant

17. Deux ans après qu'un arc de triomphe constitué de trois bus de la RATP ait été dressé à la verticale à l'entrée de Pantin au début de la *RN2000* en mai 2000. Voir l'annéee 2000 à la page 67.



Biennale internationale d'art de groupe, Les anciens abattoirs, Marseille, 1993. Photographie : François Moura.

des décennies. Des monceaux de bouteilles sciées, brisées, abandonnées. Et des casques, des chaussures de sécurité laissés là en nombre car l'usure et l'obsolescence en rendent impossible un nouvel usage. Caty et Pierre ne connaissent pas le monde ouvrier et le découvrent par ses débris, ses ruines, ses traces. Les spectacles *Café Gazoil* et *Bivouac* y puiseront costumes et accessoires… Les machines, les ustensiles, les aménagements de l'ancienne industrie s'offrent comme scénographie — une direction que Marcel Duchamp, Pablo Picasso et Tinguely dessinent depuis belle lurette.

Inspirante, l'usine BSN ne suffit pourtant pas à travailler, garer les camions, stocker le matériel en sécurité, se permettre le plaisir physique simple de lâcher le volant et tourner la clé de contact après quelques centaines de kilomètres suivant la très courte nuit d'après la représentation — voire pas de nuit du tout — et se poser calmement avec une clope et une bière. Non : il faut décharger le matériel, le répartir dans des stockages amis, éparpiller les véhicules…

Nouveau départ. Générik Vapeur a repéré deux cinémas mitoyens désaffectés. Salles de quartier du IIIe arrondissement, le Marceau donne sur la rue Hoche et le Kléber, sur la rue Kléber[18]. Avec son balcon, le Marceau accueillait aussi des matchs de boxe en attraction et, quand la compagnie en a rouvert le rideau de fer au pied de biche, des vieux du quartier demandèrent à entrer pour entendre les clameurs fantômes de leur jeunesse.

Nouveau territoire vétuste. Une dizaine de vieilles voitures traînent dans un hall, un plafond s'effondre… Mais on goûte la position au cœur de la ville, dans l'ombre du long viaduc de l'Autoroute du Soleil. Les murs ont un propriétaire, qui attend patiemment qu'une inévitable opération immobilière rase la parcelle et lui apporte un profit facile. Un jour, une grosse voiture s'arrête. Des hommes descendent — les fils du proprio. Il faut partir, disent-ils d'un ton sans réplique. Dix jours pour déguerpir. Générik Vapeur a déjà un pied aux anciens abattoirs. On remballe.

QUELQUES HECTARES DE LIBERTÉ

Le directeur des affaires culturelles de la ville de Marseille, Dominique Wallon, a désigné une autre haute fonctionnaire singulière, Reine Prat, comme conseillère pour la politique culturelle. Elle comprend ce que sont les arts de la rue et ce qu'ils peuvent apporter à Marseille, où les coutures du tissu urbain craquent plus qu'ailleurs. Quand elle demande à Générik Vapeur ce qui leur serait utile, Pierre indique les anciens tabacs.

Le bel ensemble Second Empire de la manufacture des tabacs du quartier de la Belle de Mai, à proximité de la gare Saint-Charles, doit être libéré en 1990. Et l'envie de Générik Vapeur est ambiguë : ce qui deviendra la Friche Belle de Mai quelques années plus tard, située en pleine ville, n'est sans doute guère accueillante aux camions et aux artifices. Et les projets ne manquent guère

18. Les deux vieilles salles de quartier laisseront place à un immeuble de logements, le Méliès.

pour ce vieil établissement industriel encore en activité.

Alors trois années de précarité, d'errance et d'incertitudes, trois années qui comptent triple s'achèvent en 1989, toujours dans les quartiers nord, où la compagnie trouve un terreau inspirant. À temps pour la première Biennale internationale d'art de groupe, organisée par Lézard Plastic et ouverte au public du 12 octobre au 11 novembre, Générik Vapeur s'installe aux anciens abattoirs. À la Ville, on leur accorde une tolérance d'occupation de trois mois.

Photo de troupe, Les anciens abattoirs, Marseille, 1994. Photographie : Hugh Thomas

Les abattoirs Saint-Louis ont été bâtis à la fin du XIXe siècle, quand l'hygiénisme, l'industrialisation et l'urbanisation ont imposé une rationalité nouvelle à une activité vieille comme le monde — ou tout au moins le monde carnivore. Une énorme enceinte construite en bordure de la ville historique pour parquer, abattre, découper et transformer bovins, porcins, ovins et caprins pour les besoins de la consommation d'une grande ville et des industriels de la conserve ou de la chimie. La tour de l'horloge des anciens abattoirs domine le quartier Saint-Louis depuis 1893 et, pendant des décennies, rythme la vie de cette cité dans la cité — l'embauche des journaliers dès quatre heures du matin et un mouvement incessant de bêtes, d'hommes et de camions.

Sur neuf hectares de bâtiments, de hangars et de pacages, les anciens abattoirs marseillais ont été conçus et bâtis avant l'invention d'une chaîne du froid allant jusqu'au réfrigérateur de chaque consommateur. Obsolètes, ils seront les derniers de ces équipements géants en France à fermer, une quinzaine d'années après ceux de Paris — La Villette en 1975, Vaugirard à partir de 1976…

Les anciens abattoirs, Marseille. Illustration : Dos Banos.

Mais cette fermeture annoncée se prépare mal. On pense à construire des HLM, des studios de cinéma, peut-être une université… Quand le silence tombe sur les installations en 1989, après quelques années de décélération de l'activité, rien n'est vraiment décidé et les artistes sont les premiers à passer le poste de garde pour s'installer dans des bâtiments administratifs et des locaux que l'abattage n'a pas trop souillés.

Trois équipes prennent possession des lieux. Lézard Plastic, quatuor d'artistes visuels créé par Didier Boisgard, Inflammable, trio de théâtre de rue créé par Olivier Franquet à la dissolution du Zéro de Conduite, et la douzaine de comédiens d'engins de Générik Vapeur. L'année suivante s'installeront la dizaine de mécaniciens passionnés de Sud Side.

Pour Générik Vapeur, tous les besoins d'espace sont comblés presque immédiatement. Tous les camions, toutes les voitures, tous les engins trouvent leur place dans un vaste site qui permet de mettre au point, tester et répéter tous les spectacles — une situation inespérée en pleine ville.

Les équipes artistiques combattront pendant des années pour conquérir les anciens abattoirs. La destruction au bulldozer d'un énorme atelier est l'occasion d'une passe d'armes épique avec la Ville, qui s'arrête au seuil de la confrontation physique. Les artistes squatteurs assistent impuissants à la mise à mort d'un bâtiment industriel magnifique. Ils récupèrent ce qu'ils peuvent dans les gravats, que jamais la Ville n'envoie déblayer. Au contraire : les marins-pompiers, la Sécurité civile, la Croix-Rouge viendront régulièrement se former et s'entraîner au travail dans des ruines, en prévision de tremblements de terre ou — hélas — d'un drame que personne n'imagine alors, rue d'Aubagne.

Pour s'emparer de nouveaux bâtiments, les squatteurs doivent les décrasser de la mort. Ainsi, pour transformer le charnier en un espace de médiation et de fabrique, il faut remplir des brouettes de sang séché, de poils mal brûlés, de viscères momifiés et de brisures d'os, décoller des murs et du sol une épaisseur puante de déchets animaux agrégés… Quand Sud Side s'empare du hangar où furent tués des porcs par milliers — voire par millions —, des fragments d'organes se détachent encore du plafond sur lesquels les ont lancés des générations d'ouvriers des anciens abattoirs… Les jours de chaleur, de vent, de brouillard ou de pluie, des odeurs atroces et anciennes circulent sur le vaste site, rappelant sa fonction pendant un siècle. Même dans les bureaux où Générik Vapeur installe administration, *catering* ou ateliers de costumes, la mort s'invite aux narines longtemps encore.

ANGES GARDIENS DES ANCIENS ABATTOIRS

Pendant des années, les factionnaires du poste de garde restent les mêmes, peu à peu moins nombreux, moins présents, puis remplacés par des vigiles privés avant de disparaître en 2000. Contre leur tempérament, les artistes occupants se trouvent, de fait, responsables de la sécurité des anciens abattoirs et se doivent d'empêcher les intrusions, les accidents, l'ingérable…

Car, assez cyniquement, la Ville constate que les meilleurs gardiens des anciens abattoirs sont les équipes artistiques, et pas seulement par leur présence constante sur les lieux. Un scénariste de film noir aurait volontiers fait rôder des bandes et fait s'installer des dealers dans les anciens abattoirs désertés par les tueurs salariés, mais il y a sur place des grandes gueules qui — très concrètement — n'ont jamais la main très loin d'une clé à molette, en plus d'avoir la parole convaincante et patiente. Par principe, les artistes de rue ne sont pas du côté des flics mais pas plus du côté des mafias. La Ville sait quels bénéfices sécuritaire et social elle tire du bail précaire, renouvelé chaque mois par tacite reconduction, qui transforme un squat en occupation tout juste légale.

On approche d'un record : vingt et un ans de bail précaire… Les occupants se font scrupule de régler rubis sur l'ongle aux services immobiliers de la Ville — y compris avec un gros sac de petite monnaie ou en offrant aux employés une brassée de fleurs du montant exact du loyer. Il leur arrive aussi d'oublier de payer leur dû, que la Ville oublie de réclamer.

Mais elle n'abandonne jamais le contrôle d'un site dont elle ne sait quoi faire. Il y a toujours un interlocuteur pour négocier avec Générik Vapeur, quitte à fermer les yeux sur les initiatives de la compagnie qui occupe, réhabilite sommairement et discute ensuite. Après tout, les comédiens d'engins savent réparer et entretenir l'installation électrique vétuste et la plomberie pittoresque, étayer un escalier ou étanchéifier un toit. Ainsi, le provisoire peut s'éterniser.

Car, interminablement, la Ville continue à réfléchir. Une ZAC? Une cité du cinéma? Une première parcelle est utilisée pour construire une école primaire, puis une grosse tranche de quatre

hectares pour une école de la deuxième chance avant qu'en 2006, il soit décidé de construire une mosquée. Ce sera la raison ultime pour laquelle Générik Vapeur quittera les anciens abattoirs.

La ville de Marseille s'est réservée la vaste halle construite pour accueillir des troupeaux entiers de bovins avant leur abattage. Chaque année, des milliers de moutons de l'Aïd lui rendent sa fonction originelle, des décors de l'Opéra ou des colis d'urgence humanitaire y sont stockés, des policiers de la BAC s'y entraînent… Les premières années, Lézard Plastic y installe trois grandes expositions d'art contemporain — les Biennales d'art de groupe 1989, 1991 et 1993, un mois de préparation, deux mois d'ouverture au public. Puis les larges portes se ferment aux artistes.

La municipalité ne veut pas les laisser s'emparer vraiment de ce large vaisseau d'acier, de pierre et de verre, ne sachant pas encore à quoi elle le destine. Quand les démolisseurs arrivent en 2009, chacun comprend : Marseille sait enfin ce qu'elle veut. En deux temps, trois mouvements, la grande halle est abattue et des norias de camions évacuent les gravats. Au cœur des anciens abattoirs, un grand rectangle vide annonce que la mosquée sera construite. (Spoiler : en 2017, la justice administrative enterre définitivement ce projet.)

DES ESPACES À L'ÉCHELLE DU TRAVAIL DE CRÉATION DES ARTISTES

Les anciens abattoirs ont des rues, des places, des surfaces herbues, des façades, des murs, des dégagements qui se font pistes d'envol de toutes les idées d'images. De spectacles longuement mûris en Urbains à toute heure dessinés rapidement, tout s'élabore, s'essaye, se règle, se répète *in situ*.

Ce lieu contribue aussi largement à définir une méthode de travail artistique. Le rêve de « grenier horizontal », qu'exprimait Pierre Berthelot, est exaucé dès le premier jour. Générik Vapeur arrive avec un camion, une demi-douzaine de voitures, des remorques, quelques mètres cubes d'éléments de scénographie qui, dans le vaste espace désormais occupé, ne prennent guère plus de place qu'une petite cuillère dans un saladier vide. Peu à peu, des véhicules s'ajoutent aux véhicules — des utilitaires, des voitures de modèles dépassés, des engins aux destinations originelles variées, des bus de tournée, un camion de glacier, des triporteurs et, peu à peu, un cheptel motorisé constitué au gré des besoins et surtout des occasions. Tout se garde et tout se transforme.

Le grand hangar à cochons où s'installent Inflammable puis Sud Side accueille aussi, pour des temps plus ou moins longs, des équipes de théâtre, de danse, de cirque, de musique (on y verra travailler IAM !), des sculpteurs, des photographes, des coiffeurs, des costumiers, des peintres, une maison d'édition… Chacun se ménage un coin, une alvéole, un espace plus ou moins propre et plus ou moins partagé. Et Générik Vapeur est moteur d'une horizontalité forcenée, en mettant à l'œuvre toutes les géométries artistiques possibles — l'inclusion, l'agrégat, la tangence, l'intersection…

La Festoyante Boitarépit, Grains de folie, Brest, 1994.
Photographie : Jacques Nicolas.

Il y a toujours besoin, pour un projet ou un autre, de costumes, de machines, de comédiens, de mannequins, de peinture, de soudure, de chauffeurs, de manutention…

D'ailleurs, les anciens abattoirs proposent une sorte d'oxymore conceptuel au cœur de la grouillante Marseille : un huis clos grand ouvert, dans lequel les imaginaires de Pierre et Caty, nourris depuis toujours de sources variées, se nourrissent par capillarité d'apports et de techniques neuves — un peu d'*Arte povera* ou d'Art pompier ici, d'esthétique de la fête foraine ou de mythologie *biker* là, le talent d'un copain d'Untel ici, le personnage de l'amie d'Untel là…

Autorhino.
Illustration : Bruno Montlahuc.

Des compétences s'acquièrent et se consolident à mesure des projets et des collaborations, dans les artifices, les lumières ou l'amplification du son en déambulation… Générik Vapeur devient une étape pour des centaines de professionnels de disciplines parfois fort distinctes des arts de la rue. De nouveaux élans s'ajoutent toujours au casting pour qu'ils gagnent leur croûte pendant quelques semaines ou pour parfaire un parcours universitaire d'urbanisme, pour comprendre les dynamiques de la direction d'une compagnie ou pour passer une saison avec son nouvel amour.

Générik Vapeur devient une étape pour des centaines de professionnels de disciplines parfois fortes distinctes des arts de la rue.

Sud Side, ayant débuté comme garage associatif pour motos *vintage*, devient le seul atelier de fabrication spécialisé dans les arts de la rue en France, outre ceux de François Delarozière chez Royal de Luxe et de Franz Clochard, près d'Alès. Au-delà de son indispensable collaboration sur les plus lourds projets de Générik Vapeur, le collectif travaille avec d'autres compagnies mais aussi pour des projets ponctuels avec des aménageurs, des architectes, des plasticiens.

Dans le contexte de suractivité constante et d'intrication des structures et activités artistiques, se fixe aux anciens abattoirs le profil de base du générikien, toujours à l'œuvre et toujours multitâches. La personnalité de Pierre Berthelot pourrait inspirer l'étalon des embauches : le goût du travail bien fait, solide, fonctionnel et poétique, le souci d'une convivialité attentive aux camarades d'atelier comme au public, la conscience aiguë de la valeur sociale de l'art qui s'invite dans l'espace public…

Générik Vapeur structure ses espaces : les ateliers de métal et de soudure, de bois, de costume, de musique, de peinture, de sculpture, de lumières, de travail sur les matières plastiques et les

Bivouac, Chalon-sur-Saône, 1988.
Photographie : Andreas Froeba, collection Générik Vapeur.

résines… Peu à peu, la conquête de l'espace permet de définir très concrètement ce que sont les besoins d'une grande compagnie ouverte à toutes les collaborations. Et, pendant une quinzaine d'années, les anciens abattoirs se font le lieu et le prototype d'une réflexion et d'un projet de Cité des arts de la rue. Cette expérience concrète préfigure un centre national rêvé autant que situé — tout ce que demandent les arts de la rue, tout ce qui conviendrait à Marseille. Pendant ce temps, d'autres initiatives naîtront dans la ville, inspirées et nourries de l'aventure des anciens abattoirs, comme la Friche Belle de Mai (ouverte en 1992 dans l'ancienne Manufacture des tabacs sur laquelle avait lorgné Générik Vapeur) ou la Fiesta des Suds (festival de musiques du monde né la même année).

Mais la ville de Marseille mettra longtemps à reconnaître que ce qui survient aux anciens abattoirs constitue une aventure pionnière, voire prophétique. En 1994, l'association Bail Précaire entame des négociations pour faire reconnaître dans la durée la présence des équipes artistiques aux anciens abattoirs. Porté par Choupa[19], alors administratrice de Générik Vapeur, et Olivier Franquet d'Inflammable, Bail Précaire peut aussi faire valoir que le microcosme des anciens abattoirs restaure en cette fin de XXe siècle des pratiques très anciennes du théâtre forain des temps du Capitaine Fracasse. Car, assez rapidement, l'installation d'artistes économiquement précaires dans ce vaste site leur a tout simplement permis d'y vivre. Mais cette tentative de dialogue échoue : contre la réalité des faits et contre la volonté de légalité des gens des anciens abattoirs, la Ville refuse de mettre le droit en conformité avec le réel.

UN VILLAGE DANS LA VILLE

La seule véritable « maison » du site, le bureau des vétérinaires, a été aménagée avec chambres et cuisine comme résidence pour les équipes artistiques de passage — c'est l'ambassade, dans le langage des anciens abattoirs.

Ailleurs, de vénérables roulottes de forains, des caravanes améliorées, des camions ou des bus aménagés accueillent des artistes au travail pour quelques jours ou à l'année. Des hameaux se créent avec des familles se regroupant sous les platanes, des individualités s'éparpillant ou se rassemblant çà et là, des « vrais » squatters ou des SDF s'installant aussi dans les multiples coins et recoins. Vers 2001, quand Circo Madrugada s'implante aux anciens abattoirs, une centaine de personnes vivent sur le site — l'apogée.

Ce village dans la ville n'a pas de règlement ni de maire, mais des usages, des habitudes, des préférences collectives qui s'imposent ou s'érodent avec le temps, avec les absences plus ou moins longues des uns ou des autres pour les tournées, avec les saisons et leurs épreuves (froid, pluie, cagnard)… Peu à peu, Pierre et Caty deviennent des référents pour tous mais se refusent, malgré

19. Voir la contribution de Choupa page 141.

une précarité s'installant dans la durée, à tenir le rôle de chefs de ce lieu (ou lieu à part, ou non-lieu, ou hors-lieu, selon la terminologie poétique des artistes de rue).

Ici, il n'y a pas de règles écrites pour le logement, mais Pierre et Caty discuteront longuement, très longuement, pour obtenir le départ d'une vingtaine de personnes installées aux anciens abattoirs sans lien avec les activités artistiques des multiples équipes et individualités qui en sont les occupants « légitimes ». Une seule fois, la police devra intervenir, en raison du comportement incontrôlable d'un Serbe traumatisé par la guerre dans son pays, habitant des lieux à l'insu de Générik Vapeur — une fois en plus de vingt ans, fois unique considérée comme un échec.

À partir de 2003, l'accès aux anciens abattoirs n'est plus possible librement. Trop de cambriolages, d'actes de vandalisme, d'intrusions incontrôlées. Les bureaux de Générik Vapeur et d'autres équipes sont cambriolés ou ravagés plusieurs fois, des archives définitivement perdues, du matériel volé ou sciemment dégradé, des locaux ou des véhicules incendiés… Les plaies, névroses et fureurs des quartiers nord font irruption aux anciens abattoirs et fragilisent le village informel. Il faut mettre des cadenas aux grilles…

Ainsi, Générik Vapeur sera en première ligne — et passablement isolé — quand, en 2008, des gens du voyage feront intrusion sur le site avec leurs caravanes. Le choc est presque civilisationnel : les Gitans évangéliques constituent une communauté solide et plutôt imperméable à la compréhension de l'aventure d'artistes de rue, et d'autant plus que les caravanes *vintages* et customisées de la compagnie sont méprisées par des nomades aux mobil-homes modernes et ultra-connectés. Frictions, tensions, les services de la Ville étant par ailleurs embarrassés par les carences de Marseille au regard de la loi Besson sur l'accueil des gens du voyage…

Ces vingt et un ans de Générik Vapeur aux anciens abattoirs constituent une sorte d'utopie inversée : une expérience humaine et sociale dictée par les circonstances plus que théorisée ou préméditée. Les gens des anciens abattoirs font société — une société alternative, libertaire, responsable — sans en avoir eu le projet, pour des raisons matérielles, pratiques, concrètes, et parce que la possibilité en est offerte. Il en résulte une curieuse noblesse d'artistes et de familles partageant les braseros, les corvées de ramassage collectif des feuilles mortes des platanes, les repas et apéros sur les tourets EDF récupérés, le soin des volailles ou des lapins, le coup de main pour déplacer une caravane sans roues…

Les enfants des artistes sont scolarisés dans les parages et seront même assez nombreux pour monter des spectacles lors des journées où les anciens abattoirs s'ouvrent à leurs voisins.

Les enfants des artistes sont scolarisés dans les parages et seront même assez nombreux pour monter des spectacles lors des journées où les anciens abattoirs s'ouvrent à leurs voisins. Ces occasions sont rares et cette rareté constitue un paradoxe douloureux car la distance sociale et culturelle décuple et même centuple la distance géographique. Dès que les artistes circulent à découvert dans les anciens abattoirs, ils savent qu'ils peuvent être observés des grands HLM du quartier de Campagne-Lévêque. De là-bas, on voit des gens étranges — des Gitans, des fadas ? — affairés en permanence là où l'activité des hommes et des bêtes s'ordonnait jadis selon des horaires de travail. Or chacun voit qu'ils travaillent, et travaillent beaucoup. À quoi ils travaillent, c'est moins évident…

Les habitants du voisinage immédiat et de tous les quartiers nord de Marseille sont l'objet d'attentions particulières lors des biennales de Lézard Plastic. Des activités d'Aérograff ou de Sud Side sont ouvertes et même conçues pour les jeunes du quartier. Scission significative en 1995 : Lézard Plastic s'installe en centre-ville, dans un ancien entrepôt de meubles, à l'occasion de sa quatrième biennale, la majorité de l'équipe décidant de rester aux anciens abattoirs. Sous le nom de Lézarap'Art, elle se recentre sur l'éducation artistique et la médiation, avec

un point fort annuel qui ouvre les anciens abattoirs à leur environnement — spectacles, activités pour les enfants, convivialité…

En 1999, en prévision des Roues de l'an 2000 qui doivent marquer l'entrée dans le nouveau millénaire sur les Champs-Élysées, à Paris, les grandes roues foraines de Générik Vapeur et de Transe Express sont montées, équipées, expérimentées aux anciens abattoirs. Des milliers de Marseillais viennent et reviennent les voir, soudain éclairés sur l'étrange population des lieux.

Sa majesté la petite reine, Marseille, 1989. Photographie : Laurent Carte.

Cette même année, le directeur régional des affaires culturelles, bras séculier du ministère de la Culture en Provence-Alpes-Côte d'Azur, quitte Marseille pour un autre poste et organise sa fête de départ aux anciens abattoirs. La coupe de champagne à la main, tous les décisionnaires refusant d'admettre le dynamisme de cette exceptionnelle fabrique culturelle la découvrent physiquement — la convivialité mise en scène comme la pratiquent les artistes de rue, le remploi du magnifique comptoir originel où trinquaient jadis les mandataires et les bouchers, les scénographies et les engins disséminés un peu partout…

La longue occupation des anciens abattoirs, en parallèle à des lustres d'hésitations, de projets et de contre-projets de la Ville, est concomitante du combat pour la création d'une Cité des arts de la rue à Marseille[20] — cet ouvrage le détaille plus loin. La possibilité d'y rationaliser et sécuriser les ateliers conduit Sud Side et Lézarap'Art à quitter les anciens abattoirs dès 2001. Le déménagement de Générik Vapeur ne sera possible que quelques années plus tard, l'opération étant scénarisée le 10 octobre 2010, ce sera *le Grand Emménagement*[21].

Aux anciens abattoirs se maintiendront encore quelques équipes puis quelques individualités. Installés dans les ruines d'une aventure installée dans les ruines d'un abattoir, les derniers irréductibles ne partiront qu'en 2014. Aujourd'hui, une partie du site n'a toujours pas trouvé de destination définitive, près de trente-cinq ans après sa fermeture officielle.

Quitter les anciens abattoirs / Caty Avram

Quelques jours avant le départ de notre lieu aux « anciens abattoirs » de Saint-Louis, nous faisons avec Pierre, le tour amical des uns des autres, nous nous dirigeons vers la halle du fond où ont travaillé des artistes menuisiers pendant plusieurs années. Nous croisons Roland Mellan qui s'apprête à déménager dans un atelier loué à plusieurs : " Au fait Générik, il nous reste une table, vous pouvez la prendre ! ". Nous entrons dans un nuage de poussière, de sciure, et stupeur ! Une table marquetée métal bois splendide grande et lourde de sens « le cadeau » une création collector pour toutes les années dans ce lieu de spectacle vivant, théâtre de la vie ; maintenant elle est notre table de réunion de la compagnie, on y tient à quinze.

20. Voir le chapitre « Art, ville et politique » du présent ouvrage, page 97.
21. Voir l'année 2010 pages 186-187 et le chapitre « Art, ville et politique » du présent ouvrage, page 97.

Jamais 203, La Folle Histoire des arts de la rue avec Karwan, Salon de Provence, 2008.
Photographie : Augustin Le Gall.